

## Transfert, quand tu nous tiens...

Jeannine Duval Héraudet  
Superviseure<sup>1</sup>

Trans-ferre... Par son étymologie, *porter à travers*... Que s'agit-il de porter ? D'où part ce qui va être porté ? Quelle en est la raison, la cause ? Quelle est cette cible qui va être traversée ? Quel est le moteur, l'énergie utilisée pour cette opération ? Pour aller vers où, vers quoi ?

Tout sujet en difficulté, lorsqu'il parvient à nouer un lien avec un professionnel de l'aide, du soin, de l'éducation, choisit celui-ci comme cible, comme adresse, et transfère, déplace sur lui ses questions, ses angoisses, ce qui l'encombre et le fait souffrir, le désignant comme celui qui sait qui il est et ce qu'il doit faire<sup>2</sup>. Il espère obtenir des réponses, un apaisement de sa souffrance, et un mieux-être. Nous savons qu'un transfert positif est nécessaire pour qu'un sujet investisse la relation et pour qu'il se mette au travail sur lui-même. Ce transfert est toutefois un piège si le professionnel lui laisse croire qu'il sait à sa place, ou s'il est trop intense et que ce même professionnel se laisse prendre dans ses filets. D'où la tâche importante qui revient à ce dernier pour s'en désengluer, afin de ne pas y enfermer l'autre, afin d'éviter des confusions et des dérapages. La supervision, nommée APP ou Analyse de la pratique professionnelle par les différentes institutions dans lesquelles j'interviens en tant que superviseure, a comme premier objectif d'aider ce professionnel à repérer son propre transfert, à démêler ce qui se joue entre lui-même et celui qu'il accompagne, afin de pouvoir adopter, comme il est dit, « une juste distance » avec celui-ci. Il pourra ainsi envisager, avec l'aide des autres participants, des réponses pour aider celui qu'il accompagne à connaître quel est son désir, puis à le transférer vers des objets qui lui permettront de se construire ou de se reconstruire, de vivre sans trop d'angoisse, de nouer des relations sociales, et de développer ses capacités.

Lors des récits partagés en supervision, les exemples sont nombreux de professionnels envahis par l'autre ou au contraire crispés et en position défensive face au comportement de celui-ci. Il existe aussi des *trans-ferts* qui ne traversent pas leur cible mais qui l'envahissent, la submergent, pèsent de tout leur poids, et en stagnant, bloquent la relation. Le professionnel se retrouve alors empêché d'exercer ses fonctions éducatives, psychothérapeutiques ou sociales, bloqué dans sa pensée et ses capacités créatives. Le dispositif de la supervision peut-il l'aider à repérer, à reconnaître, et si possible à manier son propre transfert ? Que devient alors le transfert du sujet accompagné ?

J'ai longtemps hésité quant au choix de situations cliniques qui pourraient illustrer ce qu'il en est du transfert du transfert, par le prisme de ma pratique de superviseure. Une première situation, laquelle s'est déroulée sur trois séances, m'a paru pouvoir aborder différents aspects du transfert, y compris, un « transfert à tous les étages », comme l'énonce Joseph Rouzel dans l'argument de cet ouvrage. Toutefois, comme lors de la préparation d'un chantier, si les matériaux nécessaires étaient quasiment tous présents, il restait encore beaucoup à faire. D'autres exemples cliniques me permettront de reprendre un certain nombre de dimensions de ces différentes opérations de maniement du transfert, sans prétendre être exhaustive.

---

<sup>1</sup> Membre de Superviseurs ASIE (Association de superviseurs Indépendants Européens), Membre et formatrice à Psychasoc (Psychanalyse et travail social), Membre de L'@psychanalyse.

<sup>2</sup> Lacan donne ainsi au professionnel le nom d'un « Sujet-supposé-savoir », en soulignant que tout transfert, c'est de l'amour qui s'adresse au savoir.

*« Transfert à tous les étages » et amorce d'un dénouage*

16 décembre

Un Foyer d'hébergement pour jeunes mineurs. Lors d'une séance de supervision, Rachida<sup>3</sup> évoque les difficultés rencontrées par elle-même et ses collègues éducateurs pour accompagner une jeune fille, Zohra, accueillie par leur service depuis dix mois. Zohra a investi une collègue, Caroline, absente ce jour-là, d'un transfert que la narratrice décrit comme exclusif, fusionnel. La jeune fille aurait répété en boucle : « Il n'y a que Caroline qui peut me sauver ». Rachida avance que cette collègue ne parviendrait plus à poser des limites, ni à cette jeune fille ni à elle-même, se laissant envahir en dehors des heures de travail, malgré les mises en garde répétées qui lui ont été formulées.

En entendant les premières paroles de ce récit, j'hésite à la laisser poursuivre. À part moi, je m'interroge sur la part de rivalité plus ou moins inconsciente, sous la forme d'un complexe fraternel mis en jeu dans des transferts latéraux entre les professionnels de cette équipe à l'égard de Caroline. Je crains une mise en cause de la posture professionnelle de celle-ci, qui ne pourra pas en répondre, et j'invite Rachida à expliciter en quoi elle est elle-même directement touchée dans sa relation avec Zohra.

Rachida rapporte alors que Caroline a été absente pour maladie pendant une longue période, et que Marine, présente dans le groupe, a dû la remplacer dans sa référence. Elle a aussitôt été cataloguée par Zohra comme « une mauvaise éducatrice ». Rachida a tenté d'intervenir pour étayer sa collègue, mais sans succès. « Nous sommes tous mauvais à ses yeux ». Les tentatives pour approcher la jeune fille ont ainsi toutes été mises à mal par celle-ci, entraînant de sa part violence verbale et physique, et des fugues répétées. Lors du retour de Caroline, rien n'a changé. Rachida poursuit et avoue avoir « baissé les bras ». Un jour, Zohra a sonné à la porte. « J'ai ouvert et j'ai tourné la tête pour ne pas la voir, car elle ne dit même pas bonjour. Elle me renvoie des choses trop négatives et je la rejette. Cependant, je me culpabilise de réagir comme cela, de lui tourner le dos. »

L'expérience clinique montre que, par le fait d'exprimer dans un récit adressé à d'autres en quoi et en quel point il a été touché, affecté par cet autre qu'il a pour tâche d'accompagner, par le fait de mettre des mots sur ce qu'il a ressenti, imaginé, le narrateur accomplit un premier pas de mise à distance par rapport à son vécu, par rapport à ses émotions et vis-à-vis de son propre transfert.

Suite au récit, le dispositif proposé prévoit l'expression par chaque participant de ce qu'il a entendu des ressentis du narrateur ou de la narratrice, mais aussi de ce qui a fait écho en lui ou en elle, à partir de sa place de professionnel. En soulignant à quel point ce clivage en « une seule bonne éducatrice » et en « tous les autres mauvais » est difficile à supporter, une participante rappelle à quel point « la position de sauveur habite souvent le professionnel de l'aide. Mais il doit pouvoir accepter qu'il ne peut pas tout sauver ». Un de ses collègues se demande si lui aussi ne se laisserait pas entraîner, comme Caroline, dans ce mode de relation, lorsqu'un transfert particulièrement positif à son égard lui est adressé par un jeune. Il poursuit : « Comment résister ? Comment faire ? Par contre, cela m'arrange que Caroline s'occupe de cette jeune, car j'ai du mal à la supporter ». Un autre éducateur souligne les aspects constructifs du transfert positif qui s'est noué entre Zohra et Caroline, car une rencontre entre elles a pu se produire. La jeune fille lui fait confiance, se sent en sécurité avec elle et lui parle. Une éducatrice revient sur le mot « sauveur », et souligne son articulation avec la toute-puissance, sans ouverture possible de la relation. Une autre insiste sur la manière dont le transfert du jeune vient toucher et faire résonance avec la part personnelle du professionnel : « À quel moment on

---

<sup>3</sup> Tous les noms sont fictifs.

sépare la fonction d'éducateur et la vie personnelle ? Quand on ne fait plus la différence, il y a un basculement ». Cette parole peut nous renvoyer au fait que tout transfert est la réactualisation d'affects plus ou moins refoulés, et une « mise en acte de l'inconscient<sup>4</sup> ». Mise en acte de l'inconscient chez le sujet aidé mais aussi chez le professionnel. Cette éducatrice poursuit : « On a essayé de mettre du tiers dans la relation, mais c'était "mort" depuis le début. » Marine prend alors la parole pour exprimer sa propre frustration et impuissance, alors qu'elle s'était vu confier la tâche de prendre le relai de Caroline pendant l'absence de celle-ci : « Je n'ai plus aucun lien avec Zohra et elle m'agace. Je n'y arrive pas. C'est bien qu'elle ait du lien avec Caroline, mais cela me met mal à l'aise. De plus je suis inquiète pour la gamine. Est-ce que ce mode de relation qui se prolonge n'aggrave pas la situation de cette jeune ? Comment peut-on faire ? ».

Le découragement exprimé par les participants a ainsi été mis en lien avec le fantasme du sauveur, de « la bonne mère » - ou de « la mère trop bonne », pour reprendre le concept de Winnicott -, lesquels apparaissent de manière récurrente chez les professionnels de l'aide. Ce n'est pas pour rien qu'un sujet choisit ce métier. Dans son désir d'aider, voire de réparer l'autre, un professionnel de l'aide peut également être habité par le fantasme de se réparer lui-même et de réparer sa propre histoire. Un fantasme de maîtrise l'accompagne souvent : « Je vais y arriver ! Y compris là où d'autres ont échoué avant moi ». Il revient au professionnel d'accepter ses propres limites. Ces limites que la théorie psychanalytique nomme castration symbolique sur le plan personnel, et celles qui sont posées par chacune des fonctions exercées. Cependant, lorsque l'autre s'oppose ou fuit, comme le fait cette jeune fille, ou encore lorsqu'il fait autrement que ce qui lui est proposé, il peut déclencher du découragement, un mouvement de fuite, de la colère ou du rejet chez le professionnel, ce que certains nomment le contre-transfert, en tant que réaction inconsciente vis-à-vis de ce que l'autre lui renvoie. Je me range à une définition plus large du transfert, laquelle englobe le contre-transfert, mais aussi ce qui relève du l'inconscient de l'aidant et qui est en lien avec sa propre histoire. Les collègues de Caroline sont aux prises avec le transfert négatif de Zohra à leur égard, et le leur répond en miroir. Ce transfert négatif, à son tour, peut entraîner chez la jeune fille de la méfiance, de l'opposition, de la provocation, de l'agressivité, du rejet, de la violence, de la fuite. La relation est prise dans un mouvement circulaire qui se répète, sans issue possible. Pour chacun de ces professionnels, ce sont avant tout son narcissisme, ses idéaux professionnels imaginaires, non mordus par le symbolique, qui sont mis à rude épreuve. Les participants expriment ainsi leur impuissance, de la souffrance et de la culpabilité à ne pas pouvoir faire la tâche qui est la leur.

Chaque professionnel se déclare ainsi touché par cette jeune fille et les réactions sont diverses. Dans l'ouvrage *Psychanalyse et écriture, Rencontre avec Pascal Quignard*, Joseph Rouzel énonce : « Le transfert c'est l'embrouille : on ne sait plus ce qui est de l'un et ce qui est de l'autre<sup>5</sup>. » Tout ce qui a été énoncé par cette équipe me renvoie alors à deux références cliniques que je partage souvent avec les équipes, et avec eux ce jour-là. La première est également de Joseph Rouzel : « Lorsqu'on travaille avec du vivant, l'autre nous touche parfois, nous résiste souvent. Il provoque fascination, agacement ou rejet. Dans ces métiers, nous éprouvons des sentiments d'amour et de haine... Les personnes avec lesquelles nous travaillons nous renvoient inmanquablement à l'essentiel de nos vies d'hommes et de femmes : à l'impuissance et l'ignorance, à la sexualité et la mort, à la dépendance<sup>6</sup> ». La seconde référence est extraite d'un écrit de Mireille Cifali, « Démarche clinique, formation et écriture<sup>7</sup> » : « Dans notre (relation)

<sup>4</sup> Lacan, J. (1967-1968). *L'acte psychanalytique, Séminaire XV*. Notes de cours. p. 11.

<sup>5</sup> Rouzel, J. (2015). *Psychanalyse et écriture, Rencontre avec Pascal Quignard*. Paris : L'Harmattan. p. 121.

<sup>6</sup> Rouzel, J. (2007). *La supervision d'équipe en travail social*. Paris : Dunod. p. 36.

<sup>7</sup> Cifali, M. (1996). « Démarche clinique, formation et écriture ». dans Paquay et al. *Former des enseignants professionnels, Quelles stratégies ? Quelles compétences ?* Bruxelles : De Boeck Wesmael, p. 119.

à l'autre [...] nous sommes [...] dans un rapport extrêmement affectif, passionnel dans lequel nous sommes aveuglés par ce que nous sommes [...]. Une telle implication est par ailleurs nécessaire. On ne rencontre l'autre qu'à travers une présence, une authenticité. C'est la base de la rencontre, nos sentiments ne sont pas inopportuns dans la circonstance, mais ont à être travaillés pour que l'autre ne devienne pas otage de nos affects. ... Si nous ne voulons pas répéter et prendre les personnes rencontrées comme des objets sur lesquels nous rejouons une partie de notre histoire, nous avons à réaliser ce travail qui découvre parfois ce qui nous a 'poussé à'... ». Il revenait donc à chacun de ces professionnels, pour pouvoir accomplir sa tâche, de se « détoxiquer », de prendre quelque distance vis-à-vis de ses affects et de son propre transfert, afin de ne pas se retrouver piégé avec Zohra dans une relation sans issue, mais aussi dans un empêchement à penser.

La question ne se posait plus de la pertinence ou non d'accepter l'analyse de cette situation, y compris en l'absence de Caroline. Ces professionnels étaient en effet désireux de mettre au travail leur propre transfert et il s'est avéré pertinent de l'accepter. Chacun a pris le risque de sa parole, démontrant qu'il s'était approprié le cadre du dispositif, les règles d'écoute de l'autre, d'écoute de soi, de non jugement et de confidentialité. Si nous nous référons par ailleurs à Christophe Dejours<sup>8</sup>, sécurité, confiance, non jugement, sont les conditions de base indispensables pour qu'une véritable coopération s'instaure dans une équipe. Cette coopération pouvait dès lors s'avérer possible, envisageable.

Selon le troisième temps du dispositif, nous tentons ensemble de comprendre ce qui se passe pour cette jeune fille, ce qu'elle-même met en jeu dans la relation, ce qui se joue à la fois entre Zohra et Caroline, entre Zohra et le reste de l'équipe, alors qu'elle est mue par ses pulsions, par ses angoisses et par la jouissance qui s'y articule. Des informations sont apportées. Il est précisé que Zohra a subi un vécu familial très chaotique, dans lequel régnait la violence. Elle avait noué une relation très fusionnelle avec sa mère, qui l'a ensuite rejetée, abandonnée, et qui est décédée. C'est une jeune fille particulièrement cabossée, avec un lourd passé institutionnel. Elle semble actuellement s'être placée sous l'emprise d'un copain, qui peut s'avérer violent. Les mots utilisés sont très forts, car Zohra se définit elle-même comme « perdue, en danger vital ». Une consommation de drogues est évoquée. Grâce aux regards et aux points de vue croisés dans le groupe, des hypothèses sont avancées. Poussée par un vécu abandonnique, elle se considère comme une victime, et semble être dans une recherche d'amour inconditionnel, sans limite, un amour dont elle attend qu'il la répare. Son choix s'est porté sur Caroline. Elle a entraîné cette professionnelle dans un mode de relation duelle, fusionnelle qui se prolonge, une relation archaïque et imaginaire dont les composantes sont l'amour et la haine. Comment peut-elle faire confiance à d'autres ? Dans un mouvement de répétition, elle se raccroche aussi à un copain. La drogue lui apporte-t-elle un oubli, un apaisement momentané ou une autre manière de se percevoir ?

Rachida revient sur l'épisode lors duquel elle avait ouvert la porte à Zohra en évitant de la regarder : « Depuis, je fais attention, j'essaie d'aller vers elle, parce que je me suis rendue compte à quel point on arrive à lâcher, mais je suis inquiète pour Caroline. J'aurais peut-être fait la même chose, mais elle se laisse happer. C'est la gamine qui la tire dans le gouffre. Comment peut-on faire un pas de côté ? ». Elle ajoute, rapidement, comme pour dire sans le dire : « Caroline a connu un peu la même histoire que Zohra, et ceci explique sans doute ce qui se passe... ». Cette dernière information est presque inaudible, mais seule Caroline pourrait en dire quelque chose, si toutefois elle en avait le désir.

L'inquiétude de cette équipe est présente : « Caroline et Zohra ne sont-elles pas actuellement enfermées toutes deux dans une relation qui empêcherait la jeune fille d'avancer ? - Comment

---

<sup>8</sup> Dejours, Ch. (1995). *Le facteur humain*. (2<sup>ème</sup> éd. 1999). Paris : PUF. Que sais-je ?

les aider ? - Que pouvons-nous tenter ? » « Le dénouage [du transfert] exige un acte qui fasse coupure<sup>9</sup>. » Il est énoncé alors : « C'est à nous d'en parler à nouveau à Caroline, de l'étayer, de nous entendre, avec elle et entre nous, pour proposer des activités à Zohra qui pourront faire exister du tiers dans la relation, et permettre des ouvertures. » Ce qui est avancé ainsi, c'est la nécessité de se mobiliser face à une relation qui apparaît refermée sur elle-même et qui peut mettre à mal chacune des partenaires concernées.

En toute fin de séance, un autre dénouage est estimé nécessaire : aider si possible Zohra à se positionner quant à cette relation estimée malsaine et dangereuse pour elle avec ce copain violent. La posture adoptée s'inscrit clairement dans ce qui est avancé par Lacan : « De [sa] position de sujet, on est toujours responsable<sup>10</sup> ». C'est à elle que revient cette décision. Toutefois, ils seront là.

13 janvier

Le dispositif de supervision que je propose prévoit un après-coup et un point fait sur la situation analysée lors de la rencontre précédente. La situation de Zohra prend beaucoup de place dans les préoccupations de cette équipe, aussi ce temps sera plus long que d'habitude.

Caroline est présente, et prend la parole. Un nouvel échange a bien eu lieu avec ses collègues depuis la dernière séance de supervision. Elle avait ressenti auparavant un jugement de la part de certains de ceux-ci à son égard et l'avait mal vécu. Elle se dit très consciente du lien fort qui s'est noué entre la jeune fille et elle-même, reconnaît être « très attachée à cette gamine » mais l'assume, en avançant que cette relation a permis à cette jeune de trouver un point de repère. Un de ses collègues prend la parole, reconnaît s'être délesté sur elle de cet accompagnement, et d'en avoir été égoïstement soulagé.

Marine s'adresse alors directement à Caroline : « Ce n'est pas parce que tu n'étais pas là qu'on en a parlé. C'était notre problème. » Rachida renchérit : « Oui, nous n'avons pas fait tout ce que nous aurions dû faire et c'est bien notre responsabilité à nous. C'est à chacun de nous de le travailler et de faire ce pas en avant. »

Caroline rapporte que depuis la dernière séance, « la jeune fille a été séquestrée par son copain pendant une semaine, attachée à une chaise lorsqu'il s'absentait. Face à sa soumission, un jour, cet homme ne l'a pas attachée lorsqu'il est sorti. L'appartement étant au premier étage, elle a crié au secours par la fenêtre et les voisins ont appelé la police. Elle a fait appel à moi, puis a souhaité que je l'accompagne pour déposer une plainte. Cet homme avait déjà commis d'autres délits et il est en prison depuis. Zohra est submergée par ses propres affects. Ses vieux démons remontent actuellement, et en particulier, les vécus de rejet, d'abandon. Elle a besoin de parler et il lui faudra du temps pour cela ». Elle ajoute : « Il est vrai que son histoire me renvoie à la mienne, mais seulement au départ. Je me reconnais aussi dans ce côté fragile et rebelle en même temps, dans la manière dont elle a vécu la déception par rapport à sa mère, mais j'ai réagi à l'opposé d'elle. J'ai par contre pris du recul et Zohra parvient à s'ouvrir à mes collègues, se confiant aussi, par exemple, à Rachida, à laquelle elle semble faire confiance désormais. » Cette dernière en précise les conditions : « Depuis notre dernière séance, j'ai rencontré Zohra. J'ai évoqué avec elle l'épisode au cours duquel j'ai évité de la regarder lorsqu'elle a ouvert la porte. Je lui ai dit : - À un moment, je te détestais. Elle m'a répondu : - Oui, Rachida, je le sais, mais aujourd'hui je t'aime bien. » Rachida ajoute : « C'est à nous, professionnels, de faire un pas vers elle. » Un de ses collègues avoue : « Cette gamine me renvoie tellement de colère, que je reste braqué. Je suis bien conscient pourtant que si je ne prends pas du temps avec elle, si je

<sup>9</sup> Rouzel, J. (2015). *Psychanalyse et écriture, Rencontre avec Pascal Quignard*. Paris : L'Harmattan. p. 121.

<sup>10</sup> Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris : Points Seuil.

reste fermé, ça ne marchera pas. » Un temps d'apprivoisement réciproque sera sans doute nécessaire pour y parvenir, à la manière du Petit Prince et du Renard.

Tout n'est pas devenu facile pour autant. Marine a tenté elle aussi une approche qui a été l'occasion d'un nouvel accrochage : « Elle s'était achetée des produits de maquillage. Elle demandait à ce que l'une de nous lui apporte son aide. Je me suis proposée mais j'étais occupée avec un autre jeune, et je lui ai demandé d'attendre un peu. Elle a explosé, m'a insultée, ne supportant ni cette attente ni cette frustration. Elle a répété en boucle : "T'es qu'une pute", pendant cinq minutes. J'ai fait le choix de partir avant d'exploser moi-même. J'ai travaillé en accueil d'urgence, aussi, j'ai l'habitude des insultes. J'en ai connu d'autres ! Ce qui m'insupporte, c'est qu'à chaque fois que l'on fait un pas vers elle, elle est dans le refus ! De plus, elle dit qu'elle a diminué le Cannabis, mais que vaut sa parole ? »

Ce nouvel incident renvoie les participants à la question des limites à poser et à tenir. Une éducatrice, nouvellement arrivée, a été « surprise de rencontrer ici des gamins qui sont dans la toute-puissance. » Elle souligne aussi qu'elle n'a pas vu mettre en œuvre dans cette institution de mesures de réparation. Je demande alors : A-t-on repris cet incident avec Zohra ? Lui a-t-on demandé ce qui s'était passé pour elle, ce qui lui avait été tellement insupportable, mais aussi les effets de ses explosions sur l'autre ? Jusqu'où Zohra devra-t-elle aller dans ses provocations, dans sa violence, dans ses fugues, dans ses consommations, pour être entendue dans son mal-être ? Peut-on entendre ces comportements comme autant de signaux d'appel ? La réponse est que rien n'a été fait. Aucune intervention symbolique, que ce soit par la parole ou par le rappel des règles de base, des limites à ne pas dépasser, n'est venu border et mordre le règne de la toute-puissance et de l'impuissance, lesquelles continuent à envahir l'espace, la relation, débordent, et conduisent au passage à l'acte. Si personne ne se positionne face à ses actes, soit le sujet ira toujours plus loin, soit il trouvera d'autres moyens pour tenter de se faire entendre. Lui-même ne pourra pas en répondre. C'est dans la confrontation aux limites, qu'un être humain parvient à les repérer pour lui-même. Comme le rappelle Jean-Pierre Lebrun, le "sans limite" s'accompagne d'un "tout possible" et équivaut à « laisser s'emballer la jouissance, ceci en donnant en quelque sorte un avantage à la pulsion de mort<sup>11</sup>. » C'est dans la rencontre avec l'autre qu'un être humain parvient à se construire, encore faut-il qu'il trouve à qui parler, qu'il trouve quelqu'un en face de lui qui ait, comme il est dit, du répondant. Les professionnels eux-mêmes sont-ils au clair et cohérents entre eux quant aux règles de base qu'ils posent aux jeunes, en prenant en compte les possibilités actuelles de chacun d'eux et de ce qui leur est possible de tenir ? Se sont-ils entendus entre eux quant à leurs exigences minimums face à Zohra ? Leur réponse est que ce n'est pas suffisamment travaillé en équipe. Chacun fait comme il peut, mais il lui arrive aussi de lâcher. En réponse à ma question, aucun des participants n'a eu connaissance de ce qu'avance Pierre Kammerer, dans la préface d'un ouvrage de Caroline Eliacheff, *Adolescents dans la violence, Médiations éducatives et soins psychiques*<sup>12</sup>. Je rappelle donc les trois actions nécessaires et indissociables énoncées par ce psychanalyste face aux transgressions, pour que ça tienne debout, comme pour un trépied. Trois actions qui ne doivent pas être assumées par le même professionnel, parce qu'on ne peut pas être à toutes les places. Le premier pied est la compréhension par le sujet lui-même de ce qu'il a fait, en quoi il a dépassé les limites et en quoi ce n'est pas acceptable. Lorsque Zohra répète en boucle le mot « pute », alors qu'elle est enfermée dans un imaginaire qui lui rend insupportables toute frustration et tout différé, s'adresse-t-elle à la personne, ou utilise-t-elle un raccourci pour signifier « langue de pute », - ce qui est aussi une expression utilisée par les jeunes -, qui

<sup>11</sup> Lebrun, J. P. « Nom-de-Père, noms du père et nommer à ». (30 septembre 2000) Intervention dans le cadre de l'E.P.S.F. *Cliniques et formes actuelles du malaise dans la civilisation*.

<sup>12</sup> Kammerer, P. (2000). « Préface », dans C. Eliacheff. *Adolescents dans la violence, Médiations éducatives et soins psychiques*, Paris : nrf, Gallimard, coll. Sur le champ.

signifierait « Tu m'as trompée lorsque tu m'as dit que tu étais disponible pour moi » ? Elle seule pourrait en dire quelque chose. Toutefois, ce moment pour tenter de comprendre ce qui se dit derrière ce qui est dit, ne peut être fait qu'en différé, et non au moment du passage à l'acte, y compris verbal, lequel est un court-circuit de la pensée. Le deuxième pied est la sanction, que je nuance. Elle est à envisager lorsqu'elle s'avère pertinente, indispensable, comme point de butée, selon les situations et les sujets, selon leur pathologie ou leurs symptômes, donc, au cas par cas. Le troisième pied est la réparation de ce qui a été attaqué. On demande au jeune ce qu'il peut faire pour réparer l'autre ou l'environnement par exemple... En fin de compte, il s'agit avant tout de permettre au sujet de se réparer lui-même. Certains sujets, et nous pouvons poser l'hypothèse que Zohra en fait partie, sont enfermés dans une identité négative, cela les fait exister et ils pensent qu'ils ne peuvent pas en sortir. « Je suis nulle, mauvaise, bonne à jeter, je suis comme cela, et je ne peux faire autrement... ».

Compte tenu du fait que l'estime de soi et la confiance en ses capacités passent par le regard de l'autre, comment repérer et se saisir des points forts de Zohra, de ce qu'elle aime, de ce qu'elle réussit, qui pourraient constituer autant de leviers dans un éventuel changement du regard qu'elle porte sur elle-même ? Émerge alors la possibilité d'une nouvelle piste pour l'accompagner. Zohra aime lire et il pourrait être intéressant de s'appuyer sur cet objet de désir et de plaisir pour elle. Ce serait aussi l'occasion de lui consacrer plus de temps individuel dont chacun dans l'équipe s'accorde à dire qu'elle en a le plus grand besoin.

En toute fin de séance, Caroline souligne que si Zohra s'est retrouvée quasiment paralysée par la relation avec une mère qui l'a abandonnée, puis placée, elle avance malgré tout, car elle parvient aujourd'hui à en parler. Par association d'idées et pour appuyer ses propos, Rachida rappellera à ses collègues combien ils s'étaient sentis inutiles lors de leur accompagnement d'Engel, lequel avait d'abord besoin de travailler son histoire passée avant de pouvoir formuler le moindre désir, le moindre projet. Lorsque cela a pu se faire grâce à l'accompagnement des éducateurs, il a progressé et « il est aujourd'hui dans une réelle dynamique ».

Ainsi, par bribes, par tâtonnement, en tentant de déblayer dans un premier temps ce qui pouvait faire obstacle dans leur propre transfert auprès de cette jeune fille, ces professionnels ont énoncé ce que Joseph Rouzel, dans un article intitulé « Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales<sup>13</sup> », nomme les trois points d'appui d'un éducateur. Il s'agit en premier lieu de restaurer l'énonciation, c'est-à-dire de rendre à celui que l'on accompagne la parole qu'il a à assumer pour exister. Le deuxième point d'appui consiste à transmettre des limites. Le troisième point d'appui consiste à accompagner le sujet à faire des choix, ce qui relève d'une position subjective affirmée, mais c'est aussi accepter d'en payer le prix. Soutenue par Caroline, Zohra a entrepris la démarche de porter plainte contre cet homme qui l'a séquestrée et elle a donc assumé cette responsabilité.

Le chantier de cet accompagnement est commencé. Reste à savoir comment chacun parviendra à assumer sa part, en coopération avec les autres.

10 février

Un point sera fait sur cette situation en début de séance. Zohra a accepté de rencontrer la psychologue, ce qu'elle refusait jusque-là. La jeune fille a réclamé de l'argent supplémentaire « pour s'acheter des clopes ». Elle a formulé cette demande en s'adressant séparément à plusieurs éducateurs. Elle cherchait manifestement une faille possible. Il lui a été rappelé clairement par chacun des professionnels interpellé que le budget alloué était limité et qu'il lui revenait de le gérer. Elle a été, de même, mise en garde contre une éventuelle nouvelle fugue. Les règles institutionnelles s'appliqueraient pour elle, comme pour tous les autres jeunes.

<sup>13</sup> Rouzel, J. « Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales », <http://www.psychasoc.com>

Règles qui ont été elles-mêmes clarifiées et précisées. Ces professionnels ont donc pu mettre au travail, en équipe, la recherche de leur cohérence dans l'accompagnement de cette jeune fille, mais aussi ce que D. W. Winnicott a nommé un *holding du holding*, c'est-à-dire ici, la volonté de se soutenir mutuellement alors qu'ils ont pour fonction de soutenir les jeunes qui leur sont confiés.

Ainsi, le travail de ces professionnels sur leur propre transfert a déjà eu des effets positifs pour cette jeune fille, même si la tâche est loin d'être terminée. Un certain nombre de ces professionnels se sont ouverts à l'écoute de cette jeune, et les autres acceptent de tenter encore de le faire. De son côté, Zohra accepte de parler désormais à plusieurs éducateurs et à la psychologue. Un dénouage d'un transfert reconnu comme exclusif semble donc désormais possible et en train de se réaliser. La question du temps nécessaire pour que les choses évoluent est à nouveau évoquée et paraît mieux acceptée par les professionnels. Cependant, l'inquiétude est ravivée par le fait que la jeune fille est entrée récemment en lien avec ce copain sur *Snapchat* : « Il me dit qu'il m'aime et qu'il va changer » ... Refrain connu... Est-elle consciente du jeu que ce manipulateur exerce avec elle ? Est-elle en capacité de se dégager de son emprise ? Deux éducatrices se proposent pour tenter d'ouvrir un dialogue à ce sujet avec elle<sup>14</sup>.

Se posera alors la question d'aider cette jeune à se rendre sujet de son avenir scolaire et professionnel, question qui était passé au second plan dans les préoccupations, les siennes, mais aussi celles de l'équipe. On ne peut pas tout faire en même temps.

Quelques autres situations cliniques, plus brèves, me permettront de reprendre quelques dimensions des processus en jeu, tant du côté du transfert d'un professionnel, que de celui d'un bénéficiaire. En premier lieu, lorsqu'un professionnel énonce qu'il lui est impossible d'accompagner un bénéficiaire, quelle position adopter ?

**« Je ne peux pas... »**

Une petite équipe de SAVS. Jade commence son récit à propos d'une jeune fille de 18 ans, par ces paroles : « J'ai parlé d'Aurore à la psychologue. Elle a trop un profil qui me ressemble. Je risque de faire un transfert massif sur elle, et elle a déjà fait un transfert sur moi. Je suis déjà épuisée. » Lors de la présentation du dispositif que je propose, je pose d'emblée qu'il est de la responsabilité du professionnel de travailler plus avant son propre transfert dans un lieu autre, spécifique, s'il en éprouve le désir et le besoin. Face à ce qu'elle pressent comme un danger, de quelle marge de manœuvre dispose Jade pour se faire entendre de son institution ?

Une équipe de Foyer appartements. Steven exprime être trop impliqué personnellement pour être désigné comme référent d'un jeune Mineur Non Accompagné, qui vient d'arriver dans le service : « Ce jeune a déversé son histoire pendant notre long trajet en voiture et il m'a demandé de "le suivre". Il était devenu insupportable pour moi de l'entendre. C'était trop lourd. Je viens moi aussi du bout du monde, j'ai moi aussi été adopté, et j'ai connu ensuite les mêmes difficultés avec ma famille adoptive. Je préférerais que l'une de vous devienne sa référente. » Ses deux collègues, deux femmes, lui renvoient avoir entendu et compris sa peur d'être entraîné trop loin dans un personnel trop douloureux, dans l'intime, de s'y perdre, et de ne pas être à la hauteur de sa tâche éducative. L'une d'elles rappelle qu'il lui est déjà arrivé également, à elle-même, de « passer la main dans l'accompagnement d'un usager parce qu'il [lui] renvoyait trop de choses insupportables. » L'éducatrice qui se propose pour prendre en charge cette référence, souligne toutefois que passer le relai n'est pas abandonner, et il faut que ce soit clair, parlé avec

---

<sup>14</sup> Je leur conseille alors la lecture d'une BD très documentée, écrite à partir de l'aventure personnelle vécue par Sophie Lambda. (2019). *Tant pis pour l'amour, Ou comment j'ai survécu à un manipulateur*. Une case en moins. éd. Delcourt.

le jeune, qui s'est déjà confié à lui : « Il faut que tu rencontres ce jeune, et si tu le veux bien, nous irons tous les deux. Il est important que tu lui dises que nous travaillons ensemble et qu'au besoin, il pourra faire appel à toi. » De mon côté, ma position est claire : il est « professionnel » de reconnaître ses limites, quitte à se donner du temps pour travailler son propre transfert<sup>15</sup>.

Hors ces cas limites, le travail de son propre transfert par le professionnel est la plupart du temps soutenu et facilité par le groupe.

Une équipe de SAVS (Service d'aide à la vie sociale). « Moi, je me situe plutôt du côté du fonctionnel, je suis chargé de gérer l'argent des bénéficiaires. Lorsque je lui ai renvoyé qu'elle avait un gros découvert sur son argent alloué, alors qu'elle m'en demandait encore, Marilou s'est mise en position de petite fille culpabilisée, et m'a positionné en papa, au moins à deux reprises. Ça m'a fortement gêné », énonce cet éducateur. Dans cette petite équipe, une fonction spécifique a été définie pour chaque professionnel : un pôle scolarité et formation, un pôle financier et administratif, un pôle santé, hygiène de vie. Nous avons évoqué l'histoire de cette jeune fille, son vécu de rejet et d'abandon, de maltraitance, de la part de la grand-mère puis de la mère, son manque de repères parentaux, son lourd passé institutionnel, une tentative de suicide. Malgré une mise à mal permanente de la relation à l'autre, une participante souligne que cette jeune fille a réussi à nouer un transfert positif avec chaque professionnel de leur équipe, même si, en cherchant à exister à tout prix, elle multiplie crises d'opposition ou fugues. Je rappelle que le transfert se situe « à travers » le professionnel, même si le sujet joue et rejoue avec lui et sur lui ses questions, ses angoisses, au sein de la relation, avec l'espoir de trouver enfin une réponse ; que le transfert ne s'adresse pas à la personne du professionnel, mais à un autre absent ou qui a manqué. Je rappelle aussi à quel point il peut être nécessaire pour un sujet d'adopter une position régressive, transitoire, parce que c'est une tentative pour construire des fondations, une base de sécurité qui ont particulièrement manqué. Marilou se confronte aux limites, recherche leur solidité, et attend peut-être de se faire gronder « comme une petite fille ». Le fait qu'elle se montre « culpabilisée » peut en attester. Une éducatrice souligne à quel point la différence des postures de chaque professionnel dans cette équipe, apporte de richesse et de possibilité d'ouverture pour les sujets accompagnés. Cette jeune tente actuellement d'aller chercher chez chacun de ceux-ci ce dont elle a besoin pour se reconstruire, y compris une image masculine qui lui a manqué sans doute, mais aussi ce que peut être une fonction paternelle, fonction symbolique, sécurisante, qui pose des autorisations, mais aussi des limites à la pulsion et à ses actes.

### ***Un professionnel ne fait pas ça !***

Certains exemples cliniques précédents ont mis en évidence à quel point un transfert intense, lorsqu'il entraîne le professionnel dans une trop grande proximité avec celui qu'il accompagne, ou lorsqu'il le pousse à la colère, au rejet, voire au dégoût de celui-ci - comme j'ai pu aussi l'entendre à propos de saleté et d'odeur repoussante de la part de certains bénéficiaires -, peut être chargé de culpabilité voire de honte. « Ce n'est pas professionnel ! » « Un professionnel ne fait pas ça ! » Il n'est donc pas toujours facile non plus d'accepter et de supporter d'être mis à la place d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un amoureux ou d'une amoureuse, même lorsque l'on a conscience que ces représentations sont des fantasmes.

Cathy, une éducatrice intervenant en ITEP, a rapporté, sous le titre « L'ambivalence du lien éducatif, pris entre amour et haine<sup>16</sup> », à quel point elle s'était sentie happée, envahie, intrusée,

---

<sup>16</sup> Lefebvre, C. « L'ambivalence du lien éducatif, pris entre amour et haine ». Dans J. Duval Héraudet. (Dir.) (2015). *L'analyse de la pratique : à quoi ça sert ?* (251-265). Toulouse : érès.

par Mahé, une adolescente de quatorze ans, qui « la collait », au point d'aller manger dans son assiette ou de l'empêcher de marcher. Ce transfert était vécu par cette professionnelle « à même son corps », au sens propre, puisque Mahé était allée jusqu'à lui déclarer un jour : « Je voudrais être dans ton ventre et ne plus en sortir ». Leur relation oscillait entre demandes d'amour excessives et explosions, passages à l'acte. Jusqu'au jour où, suite à un congé de Cathy, Mahé a déféqué dans la douche, comme pour la punir de son absence, et, suite au refus de l'éducatrice d'accourir aussitôt, elle s'est couverte de ses excréments. Épuisée, « vidée », Cathy s'est sentie poussée par un mouvement de rejet qui la culpabilisait. Cette situation a fait l'objet de plusieurs séances de supervision. La proposition d'un de ses collègues de jouer le rôle de tiers symbolique et de faire coupure, de réinstaurer des limites, donc d'assumer quelque chose de la fonction paternelle, a permis de faire évoluer cette relation. Ceci s'est accompagné pour Cathy d'une prise de conscience de sa propre résistance à lâcher sur la place que cette jeune fille lui avait attribuée, et à réaliser à quel point ce transfert exclusif, au-delà d'une dose d'insupportable, lui avait procuré malgré tout du plaisir, l'avait confortée dans son narcissisme, avait répondu à un fantasme de maîtrise et de toute-puissance. Elle a pu alors changer de place, ce qui a entraîné un changement de place de Mahé au sein de la relation.

Ce déplacement du professionnel permet, voire autorise, le sujet aidé à déplacer son propre désir. Pour quelle raison employer le terme « autoriser » ? Parce que, par un phénomène de projection, ce dernier peut se sentir coupable de parler avec d'autres professionnels et parce qu'il craint de faire vivre à celui qui l'accompagne des sentiments de rejet et d'abandon qu'il a vécus lui-même. Ce renversement de situation n'est pas exceptionnel et il permet d'insister sur le fait que c'est bien au professionnel de faire tout ce qu'il peut mettre en œuvre afin que cette première séparation au sein du transfert soit progressive et s'effectue en douceur.

Ma fonction de superviseuse m'assigne à être garante du cadre posé et de la sécurité de la parole de chaque participant. Je considère qu'il me revient aussi de dédramatiser ces relations au sein desquelles règne un transfert parfois excessif mais qui peuvent se révéler constructives après-coup. Il faut être touché par l'autre pour le rencontrer. Reste à savoir ensuite ce que l'on en fait.

### *À la croisée des chemins, une rencontre*

Lorsque la situation s'y prête, il m'arrive parfois de partager une situation vécue dans mes fonctions de psychopédagogue. J'accompagnais des enfants et des adolescents qui ne parvenaient pas à apprendre ou à s'inscrire d'une manière constructive dans les relations sociales avec leurs pairs. L'analyse de leur situation globale permettait de poser l'hypothèse qu'ils étaient confrontés à une difficulté ordinaire, transitoire, en lien avec les événements de leur vie familiale, scolaire, sociale<sup>17</sup>. La plupart de ces enfants et adolescents, passés sous les fourches caudines du DSM auraient reçu aujourd'hui la qualification de TDAH (Trouble déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité). Ils y ont échappé. Même si les Centres de formation et le nombre de psychopédagogues ont largement diminué, cette aide existe encore.

Dans un lieu sécurisé, hors de leur classe, il est proposé à l'enfant ou au jeune d'exprimer ce qui encombre sa pensée, au moyen d'un double détour. Un détour par rapport aux apprentissages, mais aussi un détour par rapport aux symptômes. Des médiations diverses, toutes destinées à favoriser l'expression et la créativité du sujet, sont proposées. En présence de quelqu'un qui l'écoute, en s'étayant sur les ressources de son imaginaire, en faisant appel au symbolique du corps, de la parole, du dessin, de l'écrit, l'enfant ou le jeune reconstruit son histoire, se l'approprie. Le cadre posé et les médiations proposées acquièrent peu à peu une

---

<sup>17</sup> C'est ce que j'ai analysé dans un ouvrage, réécriture de ma thèse de Doctorat en Sciences de l'Éducation : Duval-Héraudet, J. (2001). *Une difficulté si ordinaire, Les écouter pour qu'ils apprennent*. Paris : EAP.

fonction de tiers dans la relation. Le sujet aidé parvient à (re)construire sa confiance en lui et en ses capacités, et il est alors prêt à diriger son désir vers un ailleurs, vers des objets extérieurs, représentés en particulier par les apprentissages de sa classe, et par ses pairs. Il est prêt, de ce fait, à se séparer de l'aide et de l'aidant.

Angélique avait cinq ans lorsque son enseignante a demandé mon aide au vu des difficultés de la fillette à se tenir sur une activité, et de son besoin constant de la présence de l'adulte auprès d'elle. Lorsque je la rencontre avec sa mère, cette dernière évoque des troubles de l'alimentation, comme dans une répétition des siens, car elle-même a un passé d'anorexique. L'accouchement fut difficile. De séance en séance, Angélique, enfant unique, exprimera, par des dessins et en construisant des petites histoires, une relation conflictuelle avec sa mère autour de la nourriture, le mystère de sa naissance, puis elle centrera ses préoccupations sur l'arrivée annoncée d'un petit frère ou d'une petite sœur<sup>18</sup>. Ce furent dès lors les angoisses et les fantasmes marqués par la jalousie ressentie vis-à-vis de ce qu'elle percevait comme un concurrent déjà présent dans l'amour de sa mère, sa peur d'être abandonnée, de ne plus être aimée, qui prendront toute la place dans ses constructions, dans une déclinaison qui m'a renvoyée à ce que Lacan a décrit comme le complexe d'intrusion<sup>19</sup>, ou, par anticipation de sa part, à ce qu'Augustin d'Hippone écrit : « J'ai vu et observé un petit enfant jaloux : [...] il regardait, tout pâle et l'œil mauvais, son frère de lait. Qui ignore le fait ?<sup>20</sup> ».

Un jour, elle décide que je suis la maman du bébé. J'appellerais le docteur, dont elle assume le rôle. Elle s'écrie : « J'espère qu'elle va pas mourir ! ». Nous jouons son scénario, jusqu'au moment où elle déclare : « Je peux vous dire, votre bébé, il nous entend plus, il m'entend plus. Il va mourir ou pas, je ne sais pas... Le bébé est mort... Si, si, il est mort. » Je suis donc la maman, et j'ai une poupée dans les bras. Je suis moi-même plongée dans une émotion si forte qu'elle me sidère, incursion de réel qui me laisse sans voix. Angélique s'en aperçoit. Je tente de reprendre une posture professionnelle et de mettre des mots pour nous aider à dépasser ce moment, de ramener ce scénario, avec l'aide du symbolique, dans le registre du jeu, et de lui restituer sa place de faire-semblant. Je dis : « Vous avez fait ce que vous pouviez, docteur. Merci quand même. » Elle s'écrie alors : « C'était une blague ! Elle est pas morte ! » Elle agite alors la poupée, lui prête sa voix, son rire. Cependant, elle partira de la séance (et moi aussi), « remuée ».

Qu'est-ce qu'Angélique met en scène ici ? Dans le faire-semblant du jeu et dans le transfert de la relation, la fillette déplace, projette et joue avec moi et sur moi ce qui la préoccupe, l'angoisse, et la fait souffrir. Elle m'assigne à la place de la mère. Confrontée, envahie par des angoisses archaïques de perte, de manque, elle met en scène un désir inavouable, et selon un fantasme sadique, elle supprime l'intrus. Elle est allée au bout de ce fantasme, mais a pu également se confronter aux effets de son acte sur l'autre. Que s'est-il passé de mon côté ? Lors de « la mort de mon bébé », même si j'ai tenté de réagir très vite, j'ai été touchée en un point particulièrement sensible, envahie par de la sidération. J'ai vécu cette situation « à même mon corps », et la fillette n'a pas été dupe. Même si, dans la réalité, fort heureusement, je n'ai pas eu à affronter cette terrible épreuve, j'ai très vite réalisé que l'angoisse liée à la mort d'un enfant était présente, refoulée, enfouie dans le réel du corps de toute mère, de tout parent, et que cette angoisse était latente, prête à surgir. C'est bien de mon propre transfert dont il s'agissait ici et

---

<sup>18</sup> J'ai rapporté l'accompagnement d'Angélique dans un article Duval-Héraudet, J. « Jeu de mort, jeu de vie, Angélique devient une élève ». Revue *Empan* n° 38, Juin 2000, Toulouse, et dans l'ouvrage *Une difficulté si ordinaire, Les écouter pour qu'ils apprennent* (2001) Paris : EAP. Le texte révisé est consultable dans son intégralité sur le site <http://www.jdheraudet.com>

<sup>19</sup> Lacan, J. (2001). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *Autres écrits*, Paris : Editions du Seuil.

<sup>20</sup> Augustin d'Hippone. *Les confessions*. (1993). Poche.

non de celui d'Angélique, laquelle jouait une autre partition dans notre concert commun. Il me revenait toutefois de la libérer de ce qui aurait pu l'enfermer, la piéger dans mes affects. Chacune de nous a ainsi été confrontée à des angoisses et des conflits intrapsychiques mis en acte au sein du transfert interpsychique de notre relation. Il y a eu cependant un effet de rencontre indéniable, et la suite de notre travail en a attesté.

Un autre jour, elle est la mère, et je suis son chien. Deux maisons sont symbolisées dans l'espace. Elle me confie à la voisine. Un moment plus tard, elle m'annonce qu'elle attend un bébé et que je ne pourrai pas revenir. Face à mes protestations, elle s'écrie : « On peut pas aimer deux personnes à la fois ! » Je suis donc assignée au rôle d'un chien abandonné. Le moins que je puisse dire est que cette fillette m'a particulièrement mise à l'épreuve. Elle m'a fait support de son transfert et a joué avec moi et sur moi, des thèmes qui tournaient autour de l'origine, de la naissance, de la maladie, de la mort, du désir, de la séparation, de l'abandon et du rejet, en témoignant d'une jouissance débordante en lien direct avec les angoisses qui l'envahissaient et la submergeaient. Dans ces deux histoires cependant, elle procède à ce que Winnicott nomme un renversement passif/actif car elle reprend la maîtrise de la situation au lieu de la subir.

Un tournant décisif m'apparaîtra dans sa propre reconstruction, y compris dans une identité d'élève, lorsqu'elle se met à me dicter ses histoires et qu'elle veille à ce que je les transcrive avec exactitude, en me demandant de les lui relire. Ainsi le symbolique de l'écrit s'ajoute à celui du dessin, de la parole et du corps. Lors d'une de nos dernières rencontres, elle me donne le rôle d'une enseignante qui la fait travailler le soir. Un autre jour, je suis sa mère, et elle a un amoureux. Signe d'une possible séparation de sa part ? L'amoureux se nomme toutefois « Janon », ce que j'interprète un peu comme un *symbolon*... Elle dessinera plus tard sa famille : ses deux parents, un bébé et elle-même, comme si elle attestait qu'elle a désormais intégré et accepté cette situation.

Par la voie de ses petites histoires, de ses petits mythes, comme les nomme Lacan, cette fillette a ainsi articulé imaginaire et symbolique. Elle a exprimé par le dessin et les mises en scène, ce qui l'angoissait. Elle l'a apprivoisé, élaboré, sublimé puis progressivement dépassé. En fin de parcours, dans un changement de place, elle a exprimé son désir d'apprendre, avec ses pairs, dans une classe, et elle s'est construit une identité d'élève. Ce transfert du transfert a inauguré notre possible séparation et la fin de l'aide.

Lorsque le professionnel se dégage de son propre transfert, il peut entendre ce que tente de dire cet autre qu'il accompagne.

### ***Entendre l'autre, s'ouvrir à lui, changer son regard...***

Au cours des analyses concernant Zohra, Marine s'était écrié à propos de celle-ci : « Elle dit qu'elle a diminué le Cannabis, mais que vaut sa parole ? ». Il est fréquent d'entendre un professionnel s'exclamer : « Un coup elle dit blanc, un coup elle dit noir. Toujours les mêmes schémas. On ne sait pas si ce qu'elle dit est vrai ». Ou encore : « Je ne sais jamais si ce qu'elle dit est vrai... Ce sont des mensonges... Elle nous balade... et cela m'est insupportable. » A *contrario*, en début de la séance suivante et lors du temps réservé aux après-coups des analyses du groupe, il n'est pas rare d'entendre ces témoignages : « Notre dernière séance d'APP a bien clarifié les choses et je ne suis plus frustrée dans mon accompagnement comme je pouvais l'être. En fin de compte, cette jeune est le symptôme de son système familial. Avant, je ne voyais que son côté manipulateur mais j'ai découvert son côté vulnérable. » Une autre participante confirme : « Depuis l'APP ça m'a ouvert d'autres horizons. J'ai une autre approche avec elle. » Dans une autre équipe, il est énoncé : « Depuis la dernière séance d'APP, c'est moi qui me suis ouverte à elle. Je la vois différemment, dans sa fragilité. » Ces propos, récurrents, montrent à quel point la supervision permet de redonner du sens aux situations difficiles ou énigmatiques qui sont partagées, de créer des ouvertures dans ce qui pouvait paraître bloqué,

mais aussi de redynamiser l'action éducative des professionnels en leur permettant de changer leur regard sur celui ou celle qu'ils ont pour tâche d'accompagner.

Une jeune fille, Marilou, était décrite comme ayant des propos contradictoires, voire rocambolesques, et les professionnels du SAVS se disaient perdus, ne parvenant pas à différencier « le vrai » et « le faux ». Ma posture est claire alors et repose sur une phrase entendue ou lue il y a fort longtemps : « Il convient de prendre ce que dit l'autre comme vrai », y compris lorsque cela vous paraît absurde, irréel, complètement imaginaire. Cette posture est restée pour moi comme un précepte. J'interpelle alors l'équipe : « Vous n'êtes ni policier ni assistante sociale... Ce qui importe, dans votre fonction, c'est de vous demander "À quoi ça lui sert de dire cela ?" Pour faire appel ? Pour se valoriser ? Pour tenter de vous intéresser, de vous provoquer, de briller, de réparer l'image de sa famille, de lui-même ou d'elle-même ? Pour dissimuler de la honte, de la culpabilité ? Parce qu'il y a un interdit de dire ? » Dans son ouvrage *La folie littéraire*<sup>21</sup>, Joseph Rouzel rappelle cette posture de Lacan : « Ne pas disjoindre le passage à l'acte de la logique du sujet, dont il est seul à pouvoir rendre compte. »

Dans une autre équipe, Amélie partage son mal-être et ses questionnements face à Iris, une jeune fille qui va avoir 18 ans. Parmi ce qui est partagé, je retiendrai ici que la famille d'Iris est décrite comme « un clan ». Y règnent la prostitution, l'alcool, les drogues, la violence. La mère a connu la prison pour cambriolage, le père est en HP pour bipolarité. Malgré tout cela, Iris fait preuve de ressources, et elle est attentive à la parole des éducateurs. La question principale qui se pose ce jour-là est celle de l'appartement. Un premier logement lui avait été attribué par l'institution, mais le voisinage s'est plaint du tapage nocturne. Un deuxième appartement lui a été attribué mais elle refuse d'y loger désormais car « il la dégoûte ». Que s'est-il passé ? Au cours d'une de ses absences, sa sœur aurait squatté l'appartement avec de nombreux copains et un chien. Au-delà de l'état de saleté qui peut être traité, y compris avec une aide, un problème lui paraît insurmontable : sa sœur et ses copains « ont appelé les esprits », et c'est la raison pour laquelle elle ne peut plus y vivre. Si le contrat institutionnel ne l'autorise pas à déménager à nouveau, les éducateurs sont convaincus de l'importance pour cette jeune fille de disposer d'un espace sécurisé, à elle, qui lui permettrait également d'être moins sous l'emprise et la dépendance du copain plus âgé, peu fiable, qui l'héberge actuellement et qui, de plus, habite trop loin pour qu'elle puisse poursuivre sa formation professionnelle et scolaire. Face à ce qui se présente comme une impasse, je les interpelle : « Et si vous la preniez au mot ? C'est aussi entendre ce qu'elle vous dit, que vous y croyiez vous-même ou non. Vous dites qu'elle est croyante. Un chasseur d'esprit, ça doit pouvoir se trouver... ». L'équipe envisage de se saisir de cette piste et, Amélie se propose pour échanger à ce sujet avec Iris.

Par son étymologie *mediare*, être au milieu de, s'interposer, la médiation réside dans l'action de servir d'intermédiaire entre deux êtres, entre deux termes.

### ***Les médiations comme lien et séparation***

Comme l'énonce Joseph Rouzel dans « Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales », déjà cité, « Les médiations permettent au sujet de se délester de la part débordante de jouissance qui l'habite... les médiations sont l'outil de base de l'éducateur. » Les actes de la vie quotidienne, les démarches à accomplir, les activités de loisir, correspondent à autant de supports qui permettent au travailleur social de communiquer avec celui qu'il accompagne et d'offrir à celui-ci un espace de parole. Lorsqu'il est ajusté aux possibilités du sujet aidé, puis réajusté selon l'évolution de celui-ci, son projet personnalisé est un support qui pourra prendre cette fonction de tiers, de médiation dans la relation, dès lors que le sujet le fait sien, et qu'il s'accompagne du plaisir de constater les progrès accomplis. Il peut, de plus, s'avérer pertinent,

<sup>21</sup> Rouzel, J. (2022), *La folie littéraire*, éd. Le retrait, p. 133.

à un moment donné, selon le point où en est cet autre, de proposer des activités à l'extérieur, vers des partenaires possibles et de l'aider à se constituer un réseau, des ressources, dans un ailleurs. Cette recherche fait souvent l'objet des propositions émises lors d'une séance de supervision. L'ensemble de ces médiations solliciteront le désir du sujet aidé et l'aideront à déplacer un transfert adressé à un ou plusieurs aidants au sein de l'institution, vers un ailleurs.

Il n'est cependant pas possible de se projeter dans un avenir même proche, lorsque l'on ne sait pas d'où l'on vient, ni qui l'on est aujourd'hui, et le sujet s'approprie sa propre histoire lorsqu'il peut en faire le récit à quelqu'un qui l'écoute. Proposer des activités d'expression permet au sujet aidé de se dire sans se dire, ou de dire enfin, à son rythme, ce que l'on a trop longtemps dû taire, tout en se protégeant, ou encore de dire ce qui ne peut pas encore être formulé par des mots...

Cette jeune femme, vivant en Foyer hébergement pour adultes travaillant en ESAT, avait été violée par le nouveau compagnon de sa mère. Elle avait porté plainte, mais comme trop souvent, selon ses propres paroles, « les gendarmes ne l'avaient pas crue ». Outre la violence subie, comme trop souvent aussi, elle portait la double peine et la culpabilité d'avoir « nui à la famille ». En séance de supervision, l'éducatrice qui proposait un atelier d'expression, apporte un premier dessin. Un autoportrait était proposé aux participants. Chose insolite, cette femme s'est représentée une main sur le sexe. Lors d'une séance suivante, un travail libre à partir de l'argile était proposé. Nouveau partage, et nouvelle surprise. Face à ce qui avait été nommé par cette femme « Une vierge à l'enfant », peinte intégralement en rose dans un premier temps, notre groupe de supervision perçoit plutôt « une v(i)erge » érigée au-dessus d'une masse arrondie. Nous nous mettons d'accord pour nous méfier de nos projections. Viendra un nouveau dessin, dont le thème était libre. Cette fois, elle a représenté une maison, avec sa mère et le beau-père à l'étage. La grand-mère est assise dans un fauteuil, dans le jardin. Et, devant une porte de garage, un homme, une bouteille à la main. Elle le nomme et explique : « C'est mon père. Il était alcoolique. Il ne m'a pas protégée ». Il aura donc fallu à cette femme tout un cheminement, alors qu'elle se sentait en sécurité, pour aller doucement vers l'expression et le partage sous différentes formes de symbolisme, dont celle de la parole, de ce qui l'oppressait<sup>22</sup>.

Offrir cette médiation – et d'autres – correspond tout à fait à ce que peut offrir un professionnel à celui qu'il accompagne, sans forçage, sans interprétation sauvage, dans un maniement du transfert vers une parole qui se libère, à travers les hésitations, à partir des répétitions, et dans un cadre garantissant la sécurité de cette parole. Ces activités acquièrent le statut de médiation, de tiers dans la relation, lorsque le sujet aidé se les approprie. Le plaisir qu'il en attend lui permet alors de transférer son désir vers cet objet, vers cette activité.

Une équipe composée d'éducateurs spécialisés, de deux infirmières, d'une psychologue clinicienne, d'une assistante sociale. Ce service gère des appartements de coordination thérapeutique et accompagne des malades, avec ou sans titre de séjour, en situation de précarité sociale. Christine, psychologue clinicienne, parle ce jour-là de la situation de monsieur O., un tunisien arrivé en France six ans auparavant, afin d'être soigné de plusieurs maladies graves. Il est suivi par cette équipe depuis sept mois, et, en parallèle, par la psychologue du CMP. Christine a le sentiment que cela tourne en rond et que l'équipe se retrouve dans une impasse. Monsieur O. aspire très fortement à obtenir ses papiers, mais ces derniers ont déjà été refusés à plusieurs reprises. Alors que ses problèmes somatiques semblent réglés, plusieurs professionnels présents le suspectent de s'inventer des délires hallucinatoires auditifs – c'est aussi l'avis du psychiatre -, pour que son séjour soit renouvelé. Quoi qu'il en soit, les

---

<sup>22</sup>J'ai présenté cette situation et ses illustrations sur mon site [https:// www.jdheraudet.com](https://www.jdheraudet.com), dans la rubrique *Relation d'aide et éducation*, « 56. Le modelage comme médiation ».

participants se déclarent très inquiets, car ils le sentent fragile, et ils craignent une mise à la rue à l'échéance du contrat, dans seulement quatre mois. Il a même parlé de suicide. Si l'évocation de ces moments de délire les interroge, nul doute, cela lui sert à quelque chose. Au moins à faire appel et à exprimer l'angoisse qui l'habite. Une des participantes a d'ailleurs remarqué un nouveau symptôme, le syndrome des jambes sans repos, lors d'une rencontre. Comme quoi le symptôme se déplace. Qu'est-ce qui fait si peur à cet homme quant à un retour en Tunisie ? Il y avait connu l'errance et la précarité. Quel rêve avait-il échafaudé vis-à-vis de la France ? Comment l'aider à se projeter aujourd'hui ? Dans la suite des échanges, émerge une possible ressource chez cet homme, et celle-ci peut orienter, parmi d'autres voies possibles, une manière de l'accompagner. Christine rapporte que lors du petit déjeuner, le matin même, il a été question de la liste des courses. Monsieur O. a traduit spontanément le mot « vinaigre » en arabe, puis il a dit éprouver une « peur bleue ». Christine lui a demandé comment cela se traduit en arabe, puis comment cela s'écrit, tout en lui proposant une grande feuille de papier et des craies grasses. Il l'a écrit et illustré. Notre séance a lieu dans la même salle et nous pouvons constater que sur une autre feuille monsieur O. a écrit une suite de phrases en arabe qu'il a également illustrées. Christine exprime avoir été surprise de constater à quel point il s'est emparé de cette médiation. Alors que cet homme faisait tout pour intégrer la langue et la culture française - jusqu'à connaître tous les couplets de Petit papa Noël et de La Marseillaise, jusqu'à pouvoir citer dans leur ordre chronologique tous les Présidents de la République française depuis 60 ans, jusqu'à vouloir effacer la langue arabe et tous ses souvenirs de Tunisie -, est-ce aujourd'hui un moyen de retrouver ses racines, de se reconstruire un ancrage ? L'inciter à écrire et dessiner, en étant étayé par un professionnel, est-ce, quoi qu'il en soit, une piste à reprendre pour lui redonner la parole, pour l'aider à s'exprimer et à sublimer ses angoisses et ses désirs ?

Lors de la rencontre suivante, l'équipe est unanime pour constater que monsieur O. va mieux. Il est souriant, en lien avec les autres, même si rien n'a avancé quant à ses papiers. Il participe désormais à des activités collectives. Il s'est saisi complètement de la médiation proposée ; il a fait preuve de pertinence et de capacités de pédagogue avec d'autres bénéficiaires. Ceci fait émerger un projet dans l'équipe : proposer des cafés linguistiques au cours desquels chacun pourrait faire le lien avec les autres, entre sa langue d'origine et la langue française.

Le professionnel propose, mais le sujet aidé dispose... Nous savons que le doute fait partie d'une posture clinique. Doute nécessaire quant à ce qui est proposé, car les attentes des professionnels sont toujours trop fortes et souvent illusoire, en lien avec leurs propres désirs et projections. Doute quant aux effets, car l'autre peut toujours refuser, fuir ou faire autrement<sup>23</sup>... « À quoi je sers ? » est une question récurrente dans les groupes de supervision. Or, comme l'avancait Lacan, « l'acte se mesure à ses effets »

### *Suis-je utile ?*

Une analyse de la pratique avait été mise en place pour des tuteurs, enseignants de collègue volontaires pour aider des élèves en difficulté. Ce jour-là, suite au récit de l'un d'eux et lors du temps consacré aux échanges, les ressentis et les constats des uns et des autres leur ont permis à la fois de confronter leurs désirs et leurs attentes d'adultes avec ceux des élèves qu'ils accompagnaient, mais aussi de les conforter sur les effets de leur action, qu'ils avaient tendance

---

<sup>23</sup> Pour ces deux raisons majeures, dans la préface de l'ouvrage d'August Aïchhorn, *Jeunes en souffrance*, Freud soulignait à quel point soigner, éduquer, gouverner, sont des métiers impossibles. (Aïchhorn, A. 1925, *Jeunes en souffrance*, Nîmes, Champ social éd. 2005, coll. Psychanalyse et éducation spécialisée.)

à minimiser. Je rapporterai donc ici leurs paroles, car elles n'ont pas besoin d'autre commentaire.

- J'ai l'impression de faire des choses soit évidentes, soit tellement basiques, comme de l'aider à noter tous ses devoirs sur un agenda... Il était de bonne volonté mais il y en avait de partout. J'ai des scrupules à déclarer cela à l'administration et d'être payée pour ça... Et pourtant il m'a dit : « Ça va vraiment mieux depuis que je fais comme cela ».
- Il faut accepter de prendre du temps, de faire des choses vraiment basiques si c'est de cela qu'ils ont besoin... Tu imagines la révolution que cela représente pour lui, même si cela ne te paraît pas être grand-chose !
- Le fait de pouvoir discuter avec un adulte qui s'intéresse à lui, qui est disponible pour lui, c'est fondamental pour aider psychiquement un élève. L'année dernière, lorsque je lui ai demandé si mon aide lui était vraiment utile, Elisa m'a répondu : « Parce que vous croyez en moi... ».
- Pour nous aussi c'est très important et intéressant. Notre regard d'adulte change par rapport à l'élève, le fait de l'écouter, de l'accompagner... Et il change aussi en même temps par rapport à tous les élèves...

Un bénéfice secondaire, qu'ils soulignent, est donc aussi un changement de regard sur tous les élèves. Ce n'est pas rien !

### *Donner du temps au temps...*

Le contexte sociétal actuel qui met au premier plan efficacité, rentabilité, normativité, avec des échéances parfois très courtes, augmente la pression qui pèse sur les professionnels – et sur les bénéficiaires – et il leur faut accepter, quoi qu'il en soit, d'une part, de ne pas pouvoir TOUT faire en si peu de temps, et d'autre part, de questionner les représentations en cours, y compris au sein d'une équipe. Que dire en effet, par exemple, de la représentation d'un « couple idéal » ou d'une « famille idéale », en considérant toutefois que la question de danger est écartée ? « Le maniement du transfert vise à apprendre à faire avec cet impossible [...] notamment en rabattant nos prétentions de normalisation voire de mise au pas des sujets pris en charge<sup>24</sup> ».

« J'arrive mieux à présent à laisser du temps aux bénéficiaires, depuis quatre ans que vous me le dites ! » me renvoie cet éducateur, lors d'une séance de supervision. « Prendre le temps de prendre son temps », comme le déclare Philippe Noiret dans le film *Alexandre le bienheureux*. Cette question du temps disponible se décline en deux versants : le temps du professionnel et le temps de celui qu'il accompagne. Ces deux temps du désir ne sont pas sans effet sur la relation. Le désir du professionnel est de bien faire son boulot et aussi d'en constater les effets. Certains projets personnalisés visant à la fois l'autonomie, la capacité à assumer seul un appartement, à se nourrir correctement, à accomplir une scolarité ou bien à chercher un stage, un emploi ou encore à satisfaire aux exigences d'un travail, la capacité à effectuer seul les démarches administratives pour l'obtention des papiers de séjour, la capacité à nouer des liens sociaux constructifs, dans une échéance parfois proche, semblent souvent bien utopiques. Or, nous savons que les effets d'un accompagnement surviennent parfois dans un tel différé, s'ils existent, que le professionnel ne peut pas toujours les constater autant qu'il le souhaiterait. Il s'agit également de laisser du temps au bénéficiaire pour accomplir son parcours. Certains sont marqués par l'exil et par tout ce qu'ils ont subi, dans l'incertitude de ce qui va leur advenir, dans l'ignorance des dédales administratifs. Le professionnel de l'aide rencontre des sujets cabossés par leur histoire, sans repères fiables. Ils ont connu l'abandon, le rejet, la violence sous toutes ses formes, des abus, des placements multiples, et se retrouvent empêtrés dans des

---

<sup>24</sup> Rouzel, J. (2006) *Le transfert dans la relation éducative. Psychanalyse et lien social*. Dunod., p. 31.

conduites d'échec, dans des conduites addictives, envahis et submergés par l'angoisse, par des symptômes qui se répètent en boucle et qui les empêchent d'avancer. Reste à poser l'hypothèse, confirmée par de nombreux témoignages, que, même dans une durée limitée, une relation constructive et les graines semées n'ont pas été toutes perdues et qu'elles vont poursuivre leur croissance, voire germer un jour...

Une séparation réussie n'est pas une rupture et ce qui a pu être partagé au cours d'un transfert positif entre un professionnel et un bénéficiaire, laissera des traces, constituera un étayage et fournira des repères dans son parcours de vie.

### **Références bibliographiques**

- Aïchhorn, A. 1925, *Jeunes en souffrance*, Nîmes, Champ social éd. 2005, coll. Psychanalyse et éducation spécialisée.
- Augustin d'Hippone. *Les confessions*. (1993). Poche.
- Cifali, M. (1996). « Démarche clinique, formation et écriture », dans Paquay et al. *Former des enseignants professionnels, Quelles stratégies ? Quelles compétences ?* Bruxelles : De Boeck Wesmael.
- Dejours, Ch. (1995). *Le facteur humain*. (2<sup>ème</sup> éd. 1999). Paris : PUF. Que sais-je ?
- Duval-Héraudet, J. (2001). *Une difficulté si ordinaire. Les écouter pour qu'ils apprennent* (2001) Paris : EAP. Texte révisé. <http://www.jdheraudet.com>
- Duval Héraudet, J. (Dir.) (2015). *L'analyse de la pratique : à quoi ça sert ?* Toulouse : érès.
- Duval-Héraudet, J. « 21. Jeu de mort, jeu de vie, Angélique devient une élève ». *Relation d'aide et éducation*. <http://www.jdheraudet.com>
- Duval-Héraudet, J. « 56. Le modelage comme médiation ». *Relation d'aide et éducation*. <http://www.jdheraudet.com>
- Kammerer, P. (2000). « Préface », dans Eliacheff, C. *Adolescents dans la violence, Médiations éducatives et soins psychiques*. Paris : nrf, Gallimard, coll. Sur le champ.
- Lacan, J. (1966). *Ecrits*. Paris : Points Seuil.
- Lacan, J. (1967-1968). *L'acte psychanalytique, Séminaire XV*. Notes de cours.
- Lacan, J. (2001). « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie ». *Autres écrits*. Paris : Editions du Seuil.
- Lambda, S. (2019), *Tant pis pour l'amour, Ou comment j'ai survécu à un manipulateur, Une case en moins*, éd. Delcourt.
- Lebrun, J. P. (2000). « Nom-de-Père, noms du père et nommer à ». Intervention dans le cadre de l'E.P.S.F. *Cliniques et formes actuelles du malaise dans la civilisation*.
- Lefebvre, C. (2015). « L'ambivalence du lien éducatif, pris entre amour et haine ». Dans J. Duval Héraudet, J. (Dir.) (2015). *L'analyse de la pratique : à quoi ça sert ?* Toulouse : érès.
- Rouzel, J. (2006) *Le transfert dans la relation éducative*. Psychanalyse et lien social. Paris : Dunod.
- Rouzel, J. (2007). *La supervision d'équipe en travail social*. Paris : Dunod.
- Rouzel, J. (2015). *Psychanalyse et écriture, Rencontre avec Pascal Quignard*. Paris : L'Harmattan.
- Rouzel, J. (2022), *La folie littéraire*, éd. Le retrait.
- Rouzel, J. « Le transfert et son maniement dans les pratiques sociales ». <http://www.psychasoc.com>

Jeannine Duval-Héraudet  
Superviseure, Mars 2022